

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 44

**LE MASSACRE DES INQUISITEURS
A AVIGNONET
(mai 1242)**

par
Jean ODOL

Le massacre des Inquisiteurs¹ à Avignonet, dans la nuit du 28 au 29 mai 1242 est un des épisodes les plus connus parmi la longue série d'événements qui ont ensanglanté le Lauragais durant la première moitié du 13ème siècle ; un panneau sur la R.N. 113 lui est consacré et éveille la curiosité historique des passants :

"un site cathare"

"massacre des Inquisiteurs"

Les sources sont nombreuses, parfaitement concordantes ; mais les travaux des érudits sur Avignonet viennent de s'enrichir de très longs développements dans le Tome 4 de l'*Epopée Cathare* de M. Roquebert. Un très long chapitre (15 pages) lui est consacré (pp. 312 à 347) avec surtout les relations de l'opération par des exécutants eux-mêmes, des procès verbaux passionnants d'interrogatoires devant l'Inquisition et postérieurement seulement de quelques mois au massacre.

Le chroniqueur de l'époque, Guillaume de Puylaurens² consacre plusieurs lignes à l'affaire, *"dans une nuit de l'Ascension du Seigneur, par les ennemis de Dieu et de la Foi"*³, dresse un raccourci très documenté de l'affaire et rejette l'entière responsabilité sur les faidits de Montségur et Pierre Roger de Mirepoix. L'optique de Michel Roquebert est fort différente dans le Tome IV de l'*Epopée cathare*. Le récit de l'affaire est lui aussi très documenté mais surtout il donne la parole aux exécutants qui ne semblent pas avoir conscience que c'est le comte de Toulouse qui a organisé, ou laissé faire, le complot et sa réussite. Un soulèvement général du Midi est en préparation contre le roi de France et l'Église romaine, et Avignonet semble jouer le rôle signal de l'embrasement global du Poitou à la Méditerranée, de Bordeaux à Narbonne en passant par Agen et de nouveau Carcassonne.

¹ Sur le massacre voir :

Guillaume de PUYLAURENS : *Chronique - 1203-1275*. Traduction J. Duvernoy (notes infra-paginales p. 167).

Yves DOSSAT : *Les crises de l'Inquisition*.

Yves DOSSAT : *Le massacre d'Avignonet*. Cahiers de Fanjeaux n° 6, p. 343-359.

² Guillaume de PUYLAURENS : *Chronique 1203-1275*. Édition du CNRS 1976. Traduction J. Duvernoy.

Dans une note infra-paginale (pages 167 et 168), J. Duvernoy indique une bibliographie sur l'opération et des références précises : manuscrit 609, folio 37 r°-v° (récit d'un témoin de la participation de Pierre Roger de Mirepoix), manuscrit 609, folio 66 v° (participation du chevalier d'Avignonet Guillaume Raimond Golairan).

D. DEVIC et Dom VAISSETTE : *Histoire du Languedoc*.

M. ROQUEBERT : *Mourir à Montségur*. Tome 4 de l'*Epopée cathare*.

Longuement développé : un chapitre complet surtout avec la transcription des témoignages devant l'Inquisition de 4 participants.

M. ROQUEBERT : *Montségur. Les cendres de la liberté*. Privat 1981.

³ Yves DOSSAT dans les cahiers de Fanjeaux, n° 6, 1971, pages 343-359, avec une bibliographie importante pp. 347-348 et 358-359.

L'étude sur Avignonet que fait Jean Duvernoy¹, rejoint l'analyse de Roquebert : "c'est en 1242 que Raymond VII, fort de l'alliance du comte de la Marche et du roi d'Angleterre et de l'abaissement de la papauté dont Frédéric II paraissait avoir définitivement triomphé, déclara au roi de France une guerre qu'il entendait faire et qu'il fit de l'Agenais à la Méditerranée. Il avait pour cela besoin de toute la noblesse méridionale, et particulièrement du courage désespéré de ceux qui n'avaient le choix qu'entre le maquis ou les prisons de l'Inquisition. Il donna, pour l'ouverture de sa campagne, un signal non équivoque. Son neveu naturel, Raimond d'Alfaro (ce dernier est le fils d'un chef de routiers navarrais : Hugues d'Alfaro, et sénéchal de Raymond VI, et d'une fille naturelle de Raymond VI : Guillemette. Il était bayle du comte Raymond VII, son oncle, pour Avignonet), livra dans la nuit du 28 au 29 mai 1242 le château d'Avignonet et le palais comtal aux faidits de Montségur qui y massacrèrent les inquisiteurs Guillaume Arnaud, dominicain et Étienne de Saint-Thibéry, franciscain, l'archidiacre Raimond Escribe, et leur entourage, dix personnes au total (?) (Roquebert en dénombre 11).

"La préméditation ne fait guère de doute : le sergent de Montségur, Imbert de Salles, entendit dire à Avignonet par Raimond d'Alfaro à Arnaud Roger de Mirepoix, à Guiraut de Rabat et autres chevaliers que si les Frères inquisiteurs n'avaient pas été tués à Avignonet, vingt hommes armés à cheval et prêts devaient les tuer entre Castelnaudary et Saint-Martin Lalande".

L'affaire d'Avignonet n'est pas un épisode isolé, non préparé ou mal conduit. C'est un événement de première grandeur, fondamental, qui préface un immense soubresaut dirigé contre le roi de France. La sauvagerie des événements s'explique en partie par le rôle de l'Inquisition depuis 1233 et la haine que les Inquisiteurs ont suscitée à Toulouse et dans le Lauragais, pendant un siècle², les populations du Languedoc vont être soumises à l'arbitraire d'un tribunal d'exception qui arrêtera, torturera, condamnera, brûlera sans discernement.

¹ Jean DUVERNOY, *Histoire du Catharisme*. Tome I, pages 281-283, avec nombreuses références infra-paginales.

Manuscrit 609, folio 134 r° : liste des suspects.

Manuscrit 609, folio 190 r° : nom d'un participant.

Manuscrit 609, folio 97 r° et 210 v° : datation.

DOAT, XXI, folio 142 r° : nom des participants.

DOAT, XXIV, folio 67 r°-v° : déposition de Béranger de Lavelanet.

Manuscrit 609, folio 6 r° : réaction de la femme du bayle comtal Pierre de Rozenges au Mas Saintes Puelles à la nouvelle de l'assassinat.

DOAT, XXII, folio 11 r°-v° : jubilation des cathares de Castelsarrasin après l'assassinat.

² Michel ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 229.

Sur l'Inquisition et son action, voir les ouvrages suivants, extrait de : J. ODOL : *Études sur Roqueville*, 1991.

C. DOUAIS : *Documents pour servir à l'histoire de l'Inquisition*. 1900. 2 volumes.

Ch. MOLINIER : *L'Inquisition dans le Midi de la France*. 1880.

Y. DOSSAT : *Les crises de l'Inquisition toulousaine*. 1959.

J. GUIRAUD : *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*. 2 tomes 1935 et 1938.

E. GRIFFE : *Le Languedoc cathare et l'Inquisition*. Tome III 1977.

PREMIÈRE PARTIE :

L'INQUISITION ET SON ACTION
1229-1241

a) Les méthodes

L'Inquisition est un tribunal religieux, indépendant et permanent, confié à des moines, essentiellement des Dominicains, ayant, à l'exclusion de toute autre juridiction, pleins pouvoirs pour enquêter et juger en matière d'hérésie et n'ayant de comptes à rendre qu'au pape.

C'est le 20 avril 1233 que le pape Grégoire IX adresse une circulaire aux prieurs et Frères de l'Ordre des Prêcheurs des provinces ecclésiastiques de Bourges, Bordeaux, Narbonne et Auch, circulaire par laquelle il leur confie la poursuite de l'hérésie : l'Inquisition est née.

Dans sa lutte contre le catharisme, l'Église romaine s'était largement appuyée sur les Cisterciens. Le chef spirituel de la Croisade en 1209, est Arnaud-Amaury, abbé de Cîteaux. Mais les succès de St-Dominique et l'action des Dominicains, la fondation de Prouille, leur prédication fondamentale en pays cathare, font que le Saint SIège leur confie l'Inquisition. Elle comptera certes dans ses rangs quelques Franciscains mais elle est avant tout dominicaine.

La procédure inquisitoriale¹ nous est bien connue. Elle débute par une enquête, déclenchée le plus souvent par des dénonciations de délateurs, puis les inquisiteurs citent à comparaître les suspects. Si le suspect ne se présente pas, il est considéré comme hérétique et condamné par contumace à la prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens. Lorsque le suspect comparait (soit librement soit qu'il ait été arrêté), on lui lit les témoignages qui l'accusent mais sans lui donner les noms des témoins. Le suspect a deux possibilités ensuite : il avoue ou il refuse obstinément d'avouer. Avouer, pour l'Inquisition c'est abjurer et se repentir publiquement, solennellement. Si le repentir paraît sincère l'accusé est condamné à des peines de prison ou à des pénitences (pèlerinages obligatoires, port de croix jaunes cousues sur les vêtements). Si le repentir est guidé par la crainte de la mort, c'est la prison à vie : "le mur" ("mur strict" au pain et à l'eau, fers aux pieds, et le "mur large" où les époux peuvent se voir, d'où l'on "peut sortir quelque temps pour raison de famille ou de santé, ou pour assister à une fête religieuse").

¹ La procédure nous est connue par l'"*Ordo processus Narbonensis*" de 1248 et vraisemblablement rédigé par les Inquisiteurs Bernard de CAUX et Jean de SAINT-PIERRE. Voir aussi le *Manuel de l'Inquisiteur* de Bernard GUI, publié pour la première fois par C. DOUAIS en 1886, réédité par G. MOLLAT en 1964 (les Belles Lettres).

Celui qui refuse d'avouer malgré les preuves, ou qui, avouant son état, s'obstine dans son "erreur" et refuse d'abjurer est condamné et abandonné au "bras séculier", c'est-à-dire au bûcher. "Mais celui-ci n'est que l'ultime recours¹ ; pas même un recours d'ailleurs. De chaque suspect, l'Inquisition cherche d'abord à faire un pénitent. La menace du dernier supplice l'y aide puissamment ; chaque contrition publique est pour elle une victoire. Chaque bûcher témoigne, en fait, de son échec. Il sanctionne, en même temps que l'indifférence de l'hérétique aux raisonnements, aux promesses, aux ruses ou aux menaces du tribunal, la résistance absolue que l'erreur a opposée à la vérité. Un "bon" inquisiteur doit convaincre, et non pas brûler. C'était compter sans la puissance de la foi cathare et sans le courage de ses ministres, dont très peu, on le sait, abjurèrent. Il n'en fut pas de même des simples croyants qui, une fois pris dans les rets d'un appareil judiciaire implacable et d'une action psychologique étonnamment savante et efficace, étaient moins armés que les parfaits et les parfaites pour rester inébranlables jusqu'au bout. Encore que beaucoup, c'est certain, n'aient fait contrition que par ruse et pour gagner du temps. Mais en fin de compte, l'Inquisition languedocienne, très éloignée du fanatisme primaire d'un Conrad de Marbourg ou d'un Robert le Bougre, et plus intelligente assurément, a procédé à plus de lavages de cerveaux qu'elle n'a dressé de bûchers ou 'emmuré à vie'.

b) Les débuts

L'Inquisition dans le Toulousain et en Lauragais² commença mal et aboutit à l'expulsion violente des Dominicains de la ville de Toulouse en 1235.

Guillaume Péliçon, un inquisiteur et en même temps chroniqueur, nous renseigne sur l'action des premiers inquisiteurs : Pierre Seilan et Guillaume Arnaud (ce dernier nom est à retenir, car nous le retrouverons parmi les victimes d'Avignonet) ; ils enquêtent en Quercy mais à Cahors s'attaquèrent aux morts bien plus qu'aux vivants. Ils firent exhumer des hérétiques, les firent traîner dans les rues de Cahors, puis les cadavres sont brûlés (il était interdit d'inhumer les excommuniés dans les cimetières catholiques). Cette pratique de l'exhumation suivie de la procession et du bûcher traumatise les foules et semble très efficace au point que le concile de Béziers de 1246 ordonne la généralisation de telles pratiques. A Toulouse, Guillaume Péliçon raconte les caractères des premières manifestations hostiles des habitants vis à vis des Dominicains ; en août 1234, l'évêque de Toulouse et le prieur du couvent dominicain font brûler une hérétique très âgée, grabataire, avec son lit. Péliçon ajoute : "*Ceci fait, l'évêque, les Frères et leurs compagnons allèrent au réfectoire et mangèrent avec joie ce qu'on avait préparé, rendant*

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV : *Mourir à Montségur*, page 243.

² M. ROQUEBERT : *Épopée Cathare*. Tome IV, pages 254-257.
Jean DUVERNOY : *Chronique de Guillaume Pelhisson*. Ousset 1958.

grâces à Dieu et à St Dominique"¹. En 1235, les exhumations reprennent. Guillaume Arnaud partit un temps à Carcassonne pour s'occuper du procès de la famille de Niort. A son retour à Toulouse il fait citer douze notables, pour la plupart des familiers de Raymond VII et dont une bonne moitié étaient d'anciens consuls. Loin de répondre, les douze suspects, avec l'accord du comte, font expulser de la ville par la force, Guillaume Arnaud qui s'exile à Carcassonne. Puis les consuls font arrêter des curés de la cité, enfin le prieur des Dominicains et les conduisent hors les murs. A leur tour, les Frères Prêcheurs, retranchés dans leur couvent, sont bloqués et finalement les sergents municipaux pénètrent dans le monastère et conduisent les moines sur la rive gauche du fleuve. Les Dominicains sont expulsés de Toulouse.

La pression du pape Grégoire IX les ramène en 1236, ainsi que les Inquisiteurs ; comme les Franciscains passaient pour plus modérés que les Prêcheurs, le légat désigna un Franciscain comme adjoint de Guillaume Arnaud : Etienne de Saint-Thibéry ; ce dernier "homme modeste et encore subalterne" comme le qualifie Guillaume Pélhisson, allait accompagner Guillaume Arnaud, durant cinq années, jusqu'en mai 1242, à Avignonet.

c) L'Inquisition reprend ses tournées vers 1240-41

Pendant plusieurs années, jusqu'en 1241, l'action de l'Inquisition est très limitée, pratiquement en sommeil. Mais dans le domaine politique nous assistons au retour du vicomte de Carcassonne : Raymond Roger II Trencavel et au soulèvement spontané des Corbières, du Razès, du Carcassès ; la guerre du vicomte - 1240 - démontre l'hostilité profonde du Midi au roi et à l'Église romaine. Après l'échec militaire du vicomte, l'Inquisition reprend son activité.

Le massacre d'Avignonet se situe dans ce cadre historique de l'activité des Inquisiteurs à Toulouse et un climat de haine, de suspicion, de délation circule dans la population de la région.

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 265.
G. PELHISSON : *Chronique*. Pages 28-30.

DEUXIÈME PARTIE :

LA PRÉPARATION D'UN SOULÈVEMENT GÉNÉRAL
PAR RAYMOND VII

a) La situation politique au début des années 1240

Le traité de Paris (1229) marque un succès très net pour l'Église et le roi de France. Le vicomte Trencavel disparaît à jamais de Béziers et Carcassonne : les sénéchaussées royales de Beaucaire, Béziers et Carcassonne sont désormais solidement implantées, et cette dernière devient la forteresse et la principale base militaire du pouvoir royal en Languedoc. Le comte de Toulouse a conservé le diocèse de Toulouse, excepté la Terre du Maréchal (Mirepoix), les diocèses de Cahors, d'Agen et de Rodez, une partie de celui d'Albi (la ville d'Albi passe entre les mains de Saint Louis). Des clauses financières très lourdes, le démantèlement de nombreuses forteresses du comte (Fanjeaux, Laurac, Castelnaudary, Labécède, Puylaurens, Lavaur, Rabastens, Avignonet) portant un coup très dur à la puissance de Raymond VII. mariage de sa fille Jeanne de Toulouse avec le frère de Saint Louis - Alphonse de Poitiers - et "*si notre fille mourait et que nous n'ayons pas de fils ni de filles nés de légitime mariage, Toulouse et tout le diocèse de Toulouse n'en reviendraient pas moins, après notre mort - c'est Raymond VII qui écrit - au Seigneur roi, ou à son frère, si le roi le voulait*".

Les grands propriétaires du sol, la noblesse locale du Carcassès, du Razès, du Cabardès ont été dépossédés de ses biens confisqués au profit de seigneurs français ; la puissance foncière a changé de mains. Les Méridionaux se sont exilés à Toulouse mais plusieurs sont réfugiés à Montségur ; les Lévis sont à Mirepoix ; à Cabaret : Bouchard de Marly (un des premiers compagnons de Simon de Montfort) ; à Puivert : la famille du Congost¹ est remplacée par celle de Lambert de Thury, puis celle de Pons de Bruyères².

¹ Gaillard du CONGOST a épousé une fille d'Estout de ROQUEVILLE (voir J. ODOL : *Étude sur Roqueville*, 1991 - Centre culturel du Lauragais), sans doute Blanche (la fille aînée). Blanche est morte à Montségur quelques années avant le siège. Gaillard du CONGOST sera un défenseur inébranlable du château jusqu'au 16 mai 1244.

² Jean TISSEYRE : *Le château de Puivert*. 1981.

b) La situation religieuse vers 1240

Saint Dominique a fondé Prouille en 1206, et l'Ordre des Prêcheurs à Toulouse en 1215. L'Inquisition à partir de 1233 traque les hérétiques : cathares et vaudois.

Le catharisme est bien vivant comme en témoignent les cartes¹ de Duvernoy, Roquebert, Guiraud ou Anne Brenon ; les évêques Guilhabert de Castres, puis Bertrand Marty, à partir de 1232, résident à Montségur ; des diacres sont implantés à Lanta, Caraman, Auriac, les Casses, Avignonet, Laurac, Fanjeaux ou Labécède. Les Croyants du Lauragais sont toujours nombreux. L'Église dualiste des Bons Hommes est devenue clandestine, pourchassée par les Dominicains.

c) Rôle de Montségur

Un seul lieu échappe aux autorités politiques, tant du comte de Toulouse que du roi de France : le Castrum de Montségur. Surtout depuis 1232 Montségur est la capitale spirituelle du catharisme occitan ; c'est là que réside la haute hiérarchie, c'est de là que partent les Parfaits qui vont sillonner les chemins du Toulousain, d'Ariège, du Razès ; "Citadelle du vertige" et capitale du catharisme, le castrum, c'est-à-dire le château et le village (sans doute fortifié) abritent plusieurs centaines de personnes exclusivement cathares, durant quarante ans. Depuis 1204, le village-château a été reconstruit par Raimond de Péreille et il est un refuge sûr pour les plus compromis faydits du Lauragais, pour les Parfaits et les Parfaites du plat pays. En 1232, Guilhabert de Castres, évêque cathare du Toulousain, demande aux seigneurs de Montségur de les recevoir, à titre permanent, dans le castrum "*pour que l'Église pût y avoir son siège et sa capitale, et de là, envoyer et défendre ses prédicateurs*".

A côté de la haute hiérarchie, Montségur abrite une véritable garnison de soldats, de sergents (environ une cinquantaine), de chevaliers avec leurs écuyers ; parmi ces derniers, presque tous sont des faydits, dépossédés de leurs terres par la Croisade: Guilhem de la Hille, Bernard de Saint-Martin. Le chef de cette garnison, Pierre Roger de Mirepoix, est lui-même un seigneur chassé de sa seigneurie. Ces faydits seront à Avignonet, en mai 1242.

d) La rébellion de 1240: le retour de Trencavel et son échec

En 1209, le vicomte de Carcassonne, Béziers et Albi, Raymond Trencavel se dresse contre la Croisade qui déferle depuis Béziers et Narbonne ; la cité avec son enceinte unique résiste quelques temps mais succombant à la soif, en août, Raymond Trencavel se rend à Simon de

¹ J. ODOL : *Études sur Roqueville*. 1991 Centre culturel du Lauragais.

Cette publication reprend les cartes de DUVERNOY, ROQUEBERT et Anne BRENON pour démontrer la forte densité de l'implantation cathare en Lauragais (pp. 20,-25-30).

Montfort. Son fils Raymond II Trencavel n'était qu'un tout petit enfant quand sa mère Agnès de Montpellier l'avait emmené avec elle en exil en Aragon après l'assassinat du vicomte, son père, dans les prisons de Simon de Montfort. Rentré en possession de son héritage en 1224, au terme de la Reconquête occitane, il en fut de nouveau chassé par le traité de 1229 après avoir combattu les troupes royales dans le Razès aux côtés de son tuteur le comte de Foix. Réfugié pour la seconde fois, au delà des Pyrénées, il vit à la cour du roi Jacques d'Aragon qu'avec d'autres exilés languedociens il aida à combattre sur le front musulman d'Espagne. Il ne s'était jamais avoué définitivement vaincu et il avait conservé des intelligences avec les pays soumis aux sénéchaux du roi de France ; il ne pouvait ignorer la misère des seigneurs faidits, leur humiliation, l'exaspération des populations livrées aux exactions des officiers du roi (viguiers, bayles)¹. Même un historien aussi favorable à la Couronne capétienne que Pierre Belperron pour qui la conquête du Languedoc et l'anéantissement du catharisme furent une épreuve nécessaire et bienfaisante pour le destin de la France et de la chrétienté toute entière, reconnaît que l'administration royale était mauvaise ; les officiers français étaient mal payés et se rattrapaient sur l'habitant ; ils s'en prennent même aux biens d'Église et en 1238 le clergé s'en plaignit au pape. Les enquêtes royales ordonnées à partir de 1247 par Saint Louis lui-même nous peignent un tableau assez édifiant de ce que furent les premières années de l'occupation royale sur les domaines annexés.

En août 1240 Trencavel revient de son exil en Catalogne et tout le pays se soulève contre l'occupation française ; arrivé sans doute par le Perthus, le vicomte obtient le ralliement d'Olivier de Termes. Guillaume de Peyrepertuse lui livre les Corbières ; Alet, Limoux ouvrent leurs portes, le Cabardès et le Minervoïs prennent son parti. La Cité est assiégée ; au niveau de la grande et petite noblesse du pays, ce fut une véritable levée en masse.

Trencavel ne réussit pas cependant à forcer les portes de la Cité de ses ancêtres et cela malgré un siège célèbre, avec prise et reprise des faubourgs, mise en place des pierrières, sapes et contre-sapes (une tour renversée par une sape est toujours visible), construction de murs et de palissades, malgré l'acharnement des combats, une armée française de secours oblige Trencavel à lever le siège (12 octobre 1240).

La tentative de Trencavel est un échec et les comtes de Toulouse et de Foix n'avaient rien fait pour l'aider.

e) Le soulèvement - 1241

Raymond VII prépare, en 1240-41, l'organisation d'une vaste coalition, d'envergure internationale, dirigée contre le roi de France (Saint Louis). Y participent : l'Angleterre, l'Aragon, Angoulême et Foix...

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, pages 292-94.

Dans le Poitou, Hugues de Lusignan supporte mal l'hommage qu'il doit rendre à Alphonse de Poitiers, frère du roi (et futur comte de Toulouse) ; l'épouse d'Hugues de Lusignan est Isabelle d'Angoulême, mère du roi d'Angleterre, Henri III. Ce dernier apportera les forces militaires de son royaume. Des négociations se nouent entre Hugues de Lusignan et Raymond VII, puis avec l'Aragon où Jacques Ier regroupe autour de lui Trencavel et ses vassaux ; "*on dit que les rois de Castille et de Navarre entrèrent eux-même dans l'alliance*"¹. Au printemps 1242, Raymond VII fait des préparatifs de guerre et tous ses grands vassaux l'appuient : comtes de Comminges, d'Armagnac et de Rodez, le vicomte Aimery de Narbonne. Du Rouergue aux Pyrénées, de Bordeaux à la Méditerranée, un soulèvement général est noué. Les armées anglaises et poitevines opèreraient vers l'Ouest et les troupes de Raymond VII vers le bas Languedoc.

Le 20 mai 1242, Henri III d'Angleterre débarque à Royan avec son armée.

Le 26 mai, un messenger se présentait à Montségur porteur d'une lettre d'un officier de Raymond VII, Raymond d'Alfaro², bayle d'Avignonet

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 318.

² L'importance du personnage - il est le neveu de Raymond VII par sa mère Guillemette, fille naturelle de Raymond VI - peut surprendre à Avignonet ; mais le castrum et les terres voisines devaient compter plusieurs milliers d'habitants. Siège d'une importante bailie, en 1271, dans le Saisimentum Comitatus Tholosani 1271 prêtent serment les consuls représentant les communautés de Molleville, Baraigne, Saint-Rome, Vieilleville, Gardouch, Avignonet, Montferrand, Montgaillard, Lagarde, Barelles, Lavelanet, Goudourville, Villefranche de Lauragais, Saint-Michel de Lanes, Saint-Germier, Trébons.

TROISIÈME PARTIE :

L'AFFAIRE D'AVIGNONET :
CERTAINS HISTORIENS ÉCRIVENT LE MASSACRE,
D'AUTRES L'EXÉCUTION¹

1°) La dernière tournée de Guillaume Arnaud

L'Inquisition est mise en sommeil par le pape entre 1238 et mai 1241 ; les documents sont peut-être perdus, ce qui expliquerait le silence des Inquisiteurs. On peut penser cependant que la rébellion de Trencavel a fait réapparaître au grand jour les ennemis de l'Église et du Roi ; le vicomte dépossédé avait trouvé ses plus sûrs appuis dans la noblesse des faidits, mais aussi dans celle qui était demeurée sur place. Une bonne partie du Lauragais oriental avait été impliquée dans l'affaire : cette région est une fraction de l'évêché de Toulouse, donc du ressort de Guillaume Arnaud.

Ce dernier et Étienne de Saint-Tibéry s'intéressent d'abord aux Toulousains en mai et août 1241 ; en septembre ils sont à Labruguière dans le Sud Albigeois ; le 17 octobre, à Saint-Paul-Cap-de-Joux où ils prononcent des sentences par contumaces, dont trois chevaliers faidits que nous connaissons bien, tous trois de Laurac et réfugiés à Montségur ; il s'agit de : Bernard de Saint-Martin (Lalande), Guillaume de Lahille, Guillaume de Balaguier. Tous trois furent condamnés comme hérétiques par sentence définitive, excommuniés comme fauteurs et défenseurs d'hérétiques.

Le 24 novembre, à Lavaur, une autre condamnation par défaut frappe un croyant de Labécède, Raymond de Narbonne, et le Parfait Perronet de Montmaur qui, interrogé une première fois, avait tout nié et qui, cité de nouveau, avait pris la fuite. Le clergé local apporta son aide aux Inquisiteurs et les populations en conçurent semble-t-il une vive inquiétude et l'on s'en prit parfois à ces plus modestes auxiliaires comme ce la se produisait à Caraman, si l'on en croit un de ses habitants Pierre Fougasset² : *"Un jour que maître Pierre, curé de Vitrac et de Salliez, se trouvait à Caraman et y faisait des poursuites contre les hérétiques, des hommes de Caraman, à savoir (...) et moi-même, nous convînmes entre nous de lui faire peur, au point qu'il n'ose plus continuer."*

¹ Voir une émission de télévision, dans la série *La caméra explore le temps*, par S. LORENZI, Alain DECAUX, André CASTELLOT (2ème épisode : *L'Inquisition*), rééditée sous forme de cassettes.

² Michel ROQUEBERT : tome IV, page 325.

J'insiste longuement sur le climat de brutalité qui régnait en Lauragais vers cette époque pour essayer de comprendre la violence aveugle qui a présidé à Avignonet.

Nous le fîmes sur le conseil de Pierre Guilhem, alors bayle de Verdun. Jean Bérard qui aidait maître Pierre à collecter les dîmes, me dit, à moi et aux autres, qu'il le conduisait à un endroit où on pourrait vraiment lui faire peur. Nous gagnâmes tous, avec des armes, le Pas d'en Augier, où Jean Bérard devait amener le curé et son clerc. Nous avançâmes sur eux, mais quand maître Pierre nous vit avec nos armes, il prit alors la fuite. Alors Pierre Guilhem et Raymond Barbe poursuivirent le clerc et le tuèrent, devant moi-même et tous les autres. Après quoi, Hugues Domergue et Pierre Guilhem le jetèrent dans un puits. Quelque temps après, j'ai tout révélé au bayle du comte de Toulouse. C'est pour l'amour des hérétiques que j'ai participé à cette affaire, parce que j'avais mis toute ma foi en eux..."

Vers janvier 1242, les Inquisiteurs passent à Auriac (sur Vendinelle), puis Saint-Félix, Labécède, Castelnau, à Laurac, à Fanjeaux. Le 20 mai, ils sont à Sorèze puis ils gagnent Avignonnet où ils s'établissent au château qu'y possédait le comte de Toulouse, avec toute leur suite :

- les deux Inquisiteurs : Guillaume Arnaud et Étienne de Saint-Tibéry
- deux Dominicains : Bernard de Roquefort et Gaesias d'Aure
- un Franciscain : Raymond Carbonnier
- l'archidiacre de Lézat : Raymond Escribe
- son clerc : Bernard
- un notaire : Pierre Arnaud
- deux appariteurs : Fourtanié et Azéma
- le prieur d'Avignonnet.

11 personnes au total.

La veille de l'Ascension, le soir du 28 mai, une troupe de chevaliers faydits, des sergents, des habitants de Gaja la Selve, sur une colline dominant le Mas-Saintes-Puelles, attendaient la nuit pour pénétrer dans Avignonnet.

2°) Les témoignages¹

Le massacre d'Avignonnet nous est connu par les relations d'une demi-douzaine de chroniqueurs du 13^{ème} siècle, toutes œuvres religieuses qui dénoncent surtout le caractère sacrilège de l'opération. Pour les participants eux-mêmes, on possède quatre relations des faits. Trois sont des dépositions devant l'Inquisition de membres du commando descendus de Montségur : Imbert de Salles, Arnaud-Roger de Mirepoix, Alzieu de Massabrac ; ensuite un

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, pages 326-327.

L'intérêt du chapitre de M. Roquebert réside essentiellement dans la traduction et la publication, inédites jusqu'alors, des témoignages des exécutants (note 30, du chapitre 15, DOAT 24, 160 et suivants) ; le témoignage d'Imbert de Salles est reproduit dans son intégralité.

habitant d'Avignonet : Bertrand de Quiders. Tous se défendent évidemment d'une participation directe au massare, mais cependant ces témoignages sont particulièrement vivants et précieux.

Le sergent Imbert de Salles fait un récit long et détaillé des événements, le 12 mai 1244, devant l'Inquisiteur Ferrier : "*Pierre Raymond de Plaigne, le frère de Guillaume de Plaigne, vint au castrum de Montségur voir Pierre-Roger de Mirepoix, de la part de Raymond d'Alfaro, bayle du comte de Toulouse. Il lui apporta une lettre de ce dernier, mais je ne l'ai pas vue et je n'ai pas entendu ce qu'elle contenait.*

Pierre-Roger réunit par la suite tous les chevaliers et les sergents de Montségur et nous dit qu'un grand butin nous attendait si nous le suivions tous.

Alors moi-même, Pierre-Roger, Guillaume Azéma de Vals, Bernard de Saint-Martin de Laurac, Raymond-Guillaume de Tournebouis, Raymond de Corbières, Gaillard Ot, Guillaume de Lahille, Perrin de Pomas, Pierre Aribert, Jean Asermat, Arnaud-Roger (de Mirepoix), Guiraud de Rabat, Guillaume de Plaigne, les frères Othon et Alzieu de Massabrac, Pierre Vital, Pierre-Roger de Latour de Lissac, Brésilhac de Cailhavel, Ferrou, Pierre de Nalzen, Jean Cathala, Arnaud Gout, et de très nombreux autres dont je ne me souviens pas, nous allâmes ensemble dans une forêt près de Gaja.

Là, Bernard de Saint-Martin fit apporter du pain, du vin, des fromages et autres nourritures dont Pierre-Roger, moi-même et les autres nous mangeâmes.

Par la suite arriva Pierre de Mazerolles, accompagné de Pierre Viel, Jourdain du Villar, l'arbalétrier Versiege, un autre arbalétrier dont j'ignore le nom, et d'autres que je ne connaissais pas.

Pierre de Mazerolles parla à part, en secret, avec Pierre-Roger. Puis il repartit seul, laissant à Pierre-Roger de Mirepoix les chevaliers Jourdain du Villar et Pierre Viel, les deux arbalétriers, à savoir Versiege et celui dont j'ignore le nom, et vingt-cinq hommes de Gaja dont certains portaient des haches et les autres des armes, mais je ne les connaissais pas.

Par la suite, Pierre-Roger resta avec Jean Asermat dans un château de Guillaume du Mas, dont j'ignore le nom. Moi-même, Guiraud de Rabat, Bernard de Saint-Martin et tous les autres, nous allâmes ensemble à une crête (serra) près du castrum du Mas. Comme nous y étions, arriva Jourdain du Mas le jeune, tout seul. Il s'entretint à part avec Bernard de Saint-Martin et Balaguiet, chevalier de Laurac, puis Bernard de Saint-Martin appela Pierre Vital et lui dit de choisir douze sergents avec des haches.

Pierre Vital choisit alors Sicard de Puivert, Guillaume d'En Marty, Guillaume Azéma, et d'autres de Gaja que je ne connaissais pas. Puis Bernard de Saint-Martin, Balaguiet, Jourdain et les sergents armés de haches se mirent en route en marchant devant. Moi-même et tous les autres, tant les chevaliers que les sergents, nous les suivîmes et nous arrivâmes ainsi à l'abattoir du castrum d'Avignonet.

Quand nous y fûmes, Guillaume-Raymond Golairan sortit d'Avignonet avec deux autres. Il parla avec Bernard de Saint-Martin et Jourdain du Mas. Il leur demanda s'ils avaient trouvé des sergents avec des haches. Ils dirent que oui.

Moi-même et les autres, nous nous approchâmes alors d'Avignonet, Guillaume-Raymond Golairan y rentra pour observer ce que faisaient les Inquisiteurs. Il revint et dit qu'ils étaient en train de boire. Il entra de nouveau dans le castrum et en ressortit peu après et dit que les Frères allaient se coucher. Alors Balaguier, Jourdain du Mas, Jourdain de Quiders du Mas, Guillaume de Plaigne, Pierre Vital, Sicard de Puivert, Guillaume d'En Marty, Pierre Aura, Guillaume Azéma de Vals, Ferrou, Arnaud Vital, et ceux de Gaja dont j'ignore les noms, allèrent tous avec leurs haches à la porte du castrum. Des gens d'Avignonet qui étaient à l'intérieur la leur ouvrirent et ils entrèrent. Moi-même et les autres, tant chevaliers que sergents, nous entrâmes derrière eux et nous trouvâmes dans le castrum Raymond d'Alfaro et un écuyer qui était un familier des Frères inquisiteurs et qui leur avait donné à boire cette nuit-là. Nous rencontrâmes aussi quinze autres hommes d'Avignonet armés de haches et de gourdins.

Tous ceux qui portaient des haches, ainsi que Raymond d'Alfaro et les gens d'Avignonet, allèrent à la salle du comte de Toulouse où les Frères inquisiteurs étaient couchés. Fracassant la porte, ils entrèrent et tuèrent Frère Guillaume Arnaud et Étienne, les inquisiteurs, leurs compagnons et leur suite.

Cependant moi, j'étais resté dehors, et Arnaud-Roger (de Mirepoix) me dit : "Imbert, pourquoi n'allez vous pas là où sont les autres ? Car ils s'emparent peut-être du butin pour les hérétiques, ou de quelque chose d'autre...". Alors je lui ai dit : "Seigneur, où irais-je ? Je ne sais où aller...".

Deux hommes d'Avignonet me dirent alors : "Nous vous y mènerons !". Alors moi-même et tous les sergents à pied qui étaient venus à Avignonet, nous montâmes en même temps que ces deux là dans le donjon et nous trouvâmes morts les Frères inquisiteurs, leurs compagnons et leur suite. Il y avait à ce moment là dans la salle Raymond d'Alfaro, Guillaume-Raymond Golairan, Guillaume de Lahille, Jourdain du Mas, Jourdain de Quiders du Mas, Guillaume de Plaigne, (Pierre) Vital, Sicard de Puivert, Guillaume d'En Marty, Pierre Aura, Guillaume Azéma de Vals, Ferrou, Arnaud Vital, et d'autres de Gaja et d'Avignonet que je ne connaissais pas. Ils s'emparaient des objets, des dépouilles et des livres des inquisiteurs, ils brisaient les coffres. J'ai eu pour ma part une boîte de gingembre et, en outre, dix deniers pour le transport des choses qu'avec quelques autres j'avais emportées de là.

J'ajoute que j'ai entendu Raymond d'Alfaro qui portait alors un long pourpoint blanc, se vanter d'avoir frappé les inquisiteurs avec une clé en bois en disant "Va be, esta be" (ça va bien, c'est bien !). Guillaume Azéma de Vals se vantait de même ardemment de la mort des Frères, ainsi que Guillaume de Plaigne et que Pierre Aura qui disait qu'il les avait frappés avec une scie. Balaguier, Sicard de Puivert, Ferrou, Pierre Vital, Guillaume d'En Marty, Arnaud Vital,

Guillaume-Raymond Golairan, Jourdain du Mas le Jeune, Jourdain de Quiders du Mas, se vantaient pareillement, avec véhémence, du meurtre des Frères.

J'ajoute que ceux qui étaient entrés les premiers avec des haches tuèrent deux personnes de la suite des inquisiteurs qui étaient montées au-dessus de la salle, et les précipitèrent en bas.

Les sergents de Gaja eurent et emportèrent de l'appartement des Frères une Bible et d'autres livres et beaucoup de butin. Raymond-Bernard Barbe, de Queille, eut un livre qui fut vendu quarante sous toulzas ; Guillaume de Plaigne, un chandelier ; (Jean) Cathala, un bbliaut bleu de pers avec de la soie jaune ; Guillaume Laurent de Castelbon, deux pupitres où l'on pose les livres ; moi, des chausses blanches que j'ai payées six deniers toulzas ; Pierre Aura, un ségovien ; Pierre Vital, des souliers et des chausses sans jambes ; Guillaume de Plaigne des couvertures et des draps ; Sicard de Puivert, des draps ; Ferrou, des draps tachés de sang ; Barrau, l'écuyer de Bernard de Saint-Martin, une ceinture et le couteau de Frère Guillaume Arnaud.

Guillaume de Plaigne eut en outre le palefroi de Raymond Escribe ; Bernard de Saint-Martin, un chapeau ; Pierre Vital, un scapulaire ; un écuyer nommé Gaillard de Calmont, et qui demeure avec Bernard d'Arvigna, acheta à Sicard de Puivert un autre scapulaire, et Guillaume d'En Marty eut de grands souliers.

Après le meurtre des Frères et la saisie de leurs affaires, Raymond d'Alfaro, ceux qui avaient tué les Frères, moi-même et les autres sergents, nous quittâmes la salle du comte de Toulouse, où avait eu lieu le massacre. Avec des chandelles allumées que Raymond d'Alfaro nous avait fait donner, Pierre Vital en portant une et Guillaume de Plaigne une autre, nous allâmes retrouver Arnaud-Roger, Guiraud de Rabat et les autres chevaliers qui attendaient dans les rues d'Avignonet. Arnaud-Roger criait : "Chabert, Guillaume Fort ! Amenez vous ici avec des chevaux équipés !". Puis Arnaud-Roger, Guiraud de Rabat et les autres chevaliers demandèrent à Raymond d'Alfaro : "Tout s'est-il bien passé ?". Et Raymond d'Alfaro leur dit : "Oui, allez ! Et bonne chance !..."

Et alors Arnaud-Roger, Guiraud de Rabat, moi-même et tous les autres nous quittâmes le castrum et nous mêmes en route. Ceux qui étaient avec Raymond d'Alfaro crièrent aux armes.

Quand Arnaud-Roger, Guiraud de Rabat, moi-même et les autres, nous fûmes près d'Antioche, qui appartenait à Guillaume du Mas et où étaient restés Pierre-Roger de Mirepoix et Jean Asermat, nous les y trouvâmes tous deux. Pierre-Roger demanda alors à Guillaume Azéma : "Traître, pourquoi ne m'as-tu pas apporté la calotte du crâne de Frère Guillaume Arnaud ?", disant qu'il y aurait bu son vin. Guillaume Azéma lui répondit que personne n'avait voulu la lui enlever.

Nous allâmes tous à la garrigue de Mazères de Boulbonne, puis de là au castrum de Saint-Félix, dont les gens nous donnèrent à manger, à moi et aux autres sergents. Le curé du castrum donna à manger à Pierre-Roger et à un de ses compagnons. Il savait bien, et les gens du castrum aussi, que les Frères inquisiteurs avaient été tués par les compagnons de Pierre-Roger.

A Avignonet, j'ai entendu dire que Raymond d'Alfaro avait dit à Arnaud-Roger, à Guiraud de Rabat et aux autres chevaliers, que si les Frères inquisiteurs n'avaient pas été tués là, vingt hommes à cheval et armés étaient prêts à les tuer entre Castelnaudary et Saint-Martin-Lalande. Je l'ai entendu dire par Pierre-Roger, après les faits.

Dans la salle du comte de Toulouse, à Avignonet, Raymond d'Alfaro donna le palefroi de Raymond Escribe à Guillaume de Plaigne, à qui il avait auparavant promis de le donner, pour avoir porté à Pierre-Roger de Mirepoix, à Montségur, la lettre au sujet du meurtre des Frères inquisiteurs.

J'ajoute que, lorsque Pierre-Roger de Mirepoix et tous les autres dont j'ai parlé quittèrent le castrum de Montségur pour aller tuer les Frères inquisiteurs, les chevaliers Roger de Bousignac et Pierre de Roumengoux de Queille sortirent à la rencontre de Pierre-Roger et parlèrent avec lui, et tous deux surent (qu'on préparait) la mort des Frères inquisiteurs".

On remarquera, sur ce témoignage, qu'Imbert de Salles dit au début que ce fut Pierre Raymond de Plaigne qui apporta la lettre de Raymond d'Alfaro à Montségur, puis vers la fin il précise que c'est son frère, Guillaume de Plaigne ; plus loin il affirme qu'il ignore le nom du château, près du Mas, où Pierre Roger attend le retour des exécutants ; plus loin, la précision est bien exacte : Antioche.

Le récit d'Arnaud-Roger de Mirepoix¹ est daté du 22 avril 1244 devant le même inquisiteur Ferrier, il coïncide parfaitement avec le précédent : "*Un jour², Guillaume de Plaigne vint à Montségur, et s'entretint en particulier avec Pierre-Roger de Mirepoix. Alors ce dernier nous appela, moi-même et tous les chevaliers et sergents du castrum ; il nous dit de nous préparer à partir avec lui, car un grand butin nous attendait...*". Il donne vingt neuf noms de combattants parmi ceux qui descendent de Montségur ; sur la liste indiquée par Imbert de Salles, il faut ajouter :

- Raymond, frère de Guiraud de Rabat
- Pierre Landry
- l'écuyer de Guillaume de Lahille
- le sergent Arnaud de Bensa.

Sur la nuit passée à Gaja, le témoin apporte une précision : la troupe fait halte à la force de Genevrières ; à Avignonet il estime qu'une trentaine d'hommes originaires du village ont participé aux événements.

¹ Arnaud Roger de Mirepoix est le frère de Raymond de Péreille, seigneur de Montségur ; c'est l'un des principaux chevaliers réfugiés dans le castrum.

² M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 330.

Le témoignage du troisième auteur est celui d'Alzieu de Massabrac¹, devant Ferrier, le 3 mai 1244 : *"Guillaume de Plaigne vint à Montségur et apporta une lettre à Pierre-Roger de Mirepoix. Il la lui remit en lui disant : "Voici une lettre que vous envoie Raymond d'Alfaro, bayle du comte de Toulouse...". Que contenait-elle ? - Je n'en sais rien... Mais le lendemain, Pierre-Roger quitta Montségur avec moi-même, Arnaud Roger, Guiraud de Rabat et Raymond de Rabat son frère naturel, Bernard de Saint-Martin, etc..."*. La liste d'Alzieu de Massabrac comporte vingt neuf noms, avec en plus cependant Bertrand de Congost² ; il dit bien qu'on fit halte à Gaja où arrivent des renforts de cette localité, puis sur une serre près du Mas ; à Avignonet il n'entre pas dans le castrum ; avec Raymond de Rabat, il dormait : *"Tous deux, nous dormions, mais nous fûmes réveillés par la clameur qui se fit dans le castrum. Nous vîmes d'abord arriver Jourdain du Mas, puis tous ceux qui y étaient entrés. Ils emportaient avec eux des couvertures, des draps, des scapulaires des Frères Prêcheurs, des livres, des chartes, une mante brodée. Ils se vantaient d'avoir tué les Frères inquisiteurs, c'est-à-dire Guillaume Arnaud, Étienne et leurs compagnons.*

- *Qui se vantait de leur mort ? - Pierre Aura disait qu'il en avait tué un avec un carreau (d'arbalète) ; Perron, un autre avec une hache ; Imbert de Salles un autre avec une lance et un couteau... - Qui emportait les affaires dont vous avez parlé ?*

- *Ceux de Gaja étaient chargés des affaires qu'ils avaient prises. Ils eurent des livres. Raymond Aicart, une mante ; Guillaume d'En Marty, deux manteaux ; Imbert, deux scapulaires ; Guillaume d'Aragon en eut un, et Sicart de Puivert un autre."* On retrouve enfin la fameuse histoire du crâne de Guillaume Arnaud : *"Quand nous fumes revenus auprès de Pierre-Roger de Mirepoix, celui-ci demanda à Jean Asermat : "Où est la coupe ?" Il lui répondit : Elle est brisée...". Et Pierre-Roger dit : "Pourquoi ne l'as-tu pas apportée ? Si je l'avais, je la ferais cercler d'or, et je boirais toujours dedans...". De quelle coupe s'agissait-il ? De la calotte crânienne de Frère Guillaume-Arnaud..."*

Le 6 février 1246, Bernard de Caux interroge un habitant d'Avignonet ayant participé à l'affaire : Bertrand de Quiders³ ; le témoignage est intéressant pour préciser les complicités dont bénéficièrent les gens venus de Montségur et de Gaja. *"Guillaume-Raymond Golairan me dit que les chevaliers Bernard de Saint-Martin, Guillaume de Lahille et Balaguier, de Laurac, devaient venir me voir de nuit à Avignonet pour me parler, à moi et à quelques autres. Quand il fit nuit, moi-même et Guillaume Raymond nous sortîmes de la ville pour les rencontrer. Ils me demandèrent d'aider à la capture des Frères Inquisiteurs Guillaume Arnaud et Étienne, qui*

¹ La fille d'Alzieu de Massabrac, Faye, a épousé Guillaume de Plaigne ; c'est ce Guillaume qui apporta à Montségur la lettre de Raymond d'Alfaro.

² La famille du Congost détient la seigneurie de Puivert ; Gaillard du Congost a épousé Blanche, fille d'Estolt de Roqueville (Montgiscard) ; les Roqueville sont seigneurs de la terre d'Ayguesvives.

³ M. ROQUEBERT : Tome IV, pages 332-333.

ruinaient et humiliaient tout le pays. Nous promîmes alors, à leur requête, de faire ce qu'ils voudraient et de les protéger de tout notre pouvoir contre les gens d'Avignonet. Et nous leur demandâmes de nous donner une bonne part de l'argent des Inquisiteurs. Ils nous promirent qu'ils le feraient volontiers.

Ceci fait, je suis rentré à Avignonet avec Guillaume Raymond et nous avons tout raconté à mon beau-frère Donat, qui s'en est fort réjoui, ainsi qu'aux frères Guillaume et Bernard Ricard. Nous leur avons demandé de participer à la capture des Frères. Ils acceptèrent. Guillaume Raymond alla par la ville et révéla la chose à Raymond de Na Rica, à Guillaume Faure, à Pierre Esquieu, à Raymond Dauzet, à Pierre de Bouville, et à son propre écuyer, Cardenal. Tous s'en réjouirent et se réunirent chez Guillaume-Raymond Golairan, où ils prirent leurs dispositions pour exécuter l'opération. Ils garnirent certains endroits et certaines rues, afin que personne ne pût survenir, s'il arrivait qu'il y eût du vacarme et du désordre. Ceci fait, lesdits chevaliers, ainsi que Jourdanet du Mas, Gaillard Oth, Versiege, Pierre Viel, Guillaume de Plaigne et d'autres, jusqu'à trente, entrèrent dans le castrum. Quand ils furent devant la maison de Guillaume Raymond, son écuyer Cardenal en sortit deux torches allumées, alors tous, y compris moi, nous allâmes avec ces lumières jusqu'au palais où étaient les Frères; Bernard de Na Vidal y entra par un endroit qui n'était pas fermé et ouvrit la grande porte à tous les autres. Quand Guillaume-Raymond et moi-même vîmes les chevaliers fracasser les portes des Frères, nous parfîmes. Je me suis installé pour faire le guet à un carrefour et Guillaume Raymond à un autre, pour que personne ne puisse surgir pendant la mort des Frères.

Lorsque, le massacre accompli, les chevaliers et les partisans se retirèrent, moi-même, Guillaume-Raymond, Pierre de Bouville et quelques autres d'Avignonet, nous appelâmes aux armes. Je revêtis un pourpoint et un capel de fer, et nous allâmes à la salle où étaient les Frères morts, de façon à sembler innocents de ce meurtre. Après le meurtre des Frères inquisiteurs, moi-même et Guillaume-Raymond, nous avons vu l'hérétique Bernard de Mayreville, dans un endroit situé près de Montmaur. Nous les avons adorés. J'ai eu de cet hérétique huit sous pour un livre qui avait appartenu aux inquisiteurs assassinés. - Pourquoi n'avez-vous pas refusé de participer à l'assassinat ? - Je croyais et les autres disaient que cela mettrait fin au travail des inquisiteurs, que tout le pays serait libéré et qu'à l'avenir il n'y aurait plus d'Inquisition...

Avant leur assassinat, j'avais confessé l'hérésie, à Avignonet, aux Frères inquisiteurs, et ils m'avaient réconcilié. J'ai abjuré l'hérésie, j'ai juré de poursuivre les hérétiques. Je reconnais que j'ai mal fait en consentant par la suite au meurtre des Frères et en y aidant, ainsi qu'en adorant des hérétiques comme je l'ai dit."

Un autre témoignage, du 16 juin 1246, devant Bernard de Caux, est celui de Guillaume Arnaud (un homonyme de l'Inquisiteur), habitant de Saint-Martin-Lalande¹. "Je suis resté deux

¹ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 333.

mois au service de Pierre-Roger de Mirepoix. J'étais avec lui, au bois de la Selve, la nuit (où les inquisiteurs furent assassinés). J'ai entendu Pierre-Roger dire à tous ses compagnons de suivre Balaguier, Bernard de Saint-Martin et Guillaume de Lahille, et de faire ce qu'ils feraient eux-mêmes. Pierre-Roger, cette nuit là, coucha à la Selve, et moi aussi. Le lendemain, au petit matin, ils revinrent auprès de Pierre-Roger et dirent publiquement qu'ils avaient tué les inquisiteurs. Je l'ignorais, jusqu'à ce que je l'entende de sa bouche...". Ce sergent confond la forêt de Gaja avec le bois d'Antioche, situé à dix kilomètres plus au Nord, près du Mas, mais on a confirmation que les chefs du commando étaient bien Guillaume de Lahille, Bernard de Saint-Martin et Balaguier.

Les gens demeurés à Montségur furent témoins du départ, puis du retour de la troupe ; les listes de noms fournis coïncident, à quelques unités près, à celles données par Imbert de Salles et Alzieu de Massabrac parmi les "éminents acteurs" du drame, il faut ajouter Raymond de Marceille, un chevalier faidit du Razès. Roquebert conclut que ce "*furent plus de cinquante hommes que Pierre-Roger emmena avec lui dans son expédition meurtrière*".

3°) Les opérations

Les témoignages concordants permettent de dresser une carte précise des opérations. Les ordres étaient venus de très haut et faisaient partie d'un vaste plan politique. Avec l'accord du comte Raymond VII, l'organisateur est son neveu Raymond d'Alfaro ; on a le témoignage de la propre épouse de Guillaume de Plaigne, Faye¹ : "*Mon mari Guillaume de Plaigne et son frère Pierre Raymond allèrent un jour, pour leurs affaires, au castrum de Brens, au diocèse de Toulouse. Ils y étaient tous deux, lorsque, une nuit, le chevalier Jourdanet du Mas vint parler à Guillaume. "Guillaume de Plaigne lui dit-il, je veux vous parler. Raymond d'Alfaro vous mande de venir auprès de lui par tous les moyens. Il veut en effet vous parler d'une importante affaire". Guillaume de Plaigne et Jourdanet du Mas firent alors route vers le bois d'Antioche près du Mas-Saintes-Puelles, et ils y trouvèrent Raymond d'Alfaro. Ce dernier dit à Guillaume, aussitôt qu'il le vit : "Guillaume, jurez-moi le secret sur ce que je vais vous dire". Guillaume le jura. Raymond d'Alfaro lui dit alors que son seigneur le comte de Toulouse ne pouvait trouver ni Pierre Mazerolles ni ces chevaliers du Pech, qui voulussent tuer Frère Guillaume Arnaud et ses compagnons. C'est pourquoi, lui, Raymond d'Alfaro priait Pierre Roger de Mirepoix de venir à Avignonet avec tous ses compagnons, ses chevaliers et les autres. Il leur livrerait Frère Guillaume Arnaud et ses compagnons pour qu'ils les tuent. Là-dessus Raymond d'Alfaro remit à Guillaume de Plaigne une lettre sur tout cela pour qu'il la porte à Pierre Roger de Mirepoix. Et il lui dit que la meilleure monture qu'il pourrait trouver à Avignonet lors du meurtre des Frères serait pour lui.*

¹ M. ROQUEBERT : *Op. cité*. Tome IV, pages 335-336.

Guillaume apporta la lettre et transmit le message sur cette affaire à Pierre-Roger. Une fois le meurtre accompli, il en eut un palefroi noir, que Raymond d'Alfaro lui donna. Tout cela, je le tiens de la bouche de mon mari..."

a) Le trajet aller

Les Inquisiteurs sont à Avignonet ; le 26 mai Guillaume de Plaigne arrive à Montségur, porteur de la lettre de Raymond d'Alfaro et le lendemain Pierre-Roger de Mirepoix, sans révéler l'objectif, rassemble chevaliers et sergents, faisant seulement miroiter la perspective d'un riche butin. La troupe passera trois nuits hors du castrum :

- 1ère nuit : halte dans la forêt de Gaja la Selve (entre Gaja et Saint-Amans)
- 2ème nuit : meurtre, à Avignonet
- 3ème nuit : halte à St-Félix de Tournegat.

La première nuit, à Genevrières, Pierre de Mazerolles arrive avec des renforts : vingt cinq hommes originaires de Gaja.

Le 28 mai, on gagne, à dix kilomètres plus au Nord, une serre boisée au-dessus du Mas-Saintes-Puelles et où les seigneurs du Mas possédaient une force dans le bois d'Antioche ; arrivée de Jourdain du Mas. Pierre-Roger de Mirepoix n'ira pas plus loin, il demeurera à l'arrière à la fois par prudence et pour parer aux imprévus et prendre d'autres dispositions si nécessaire. Une troupe importante guidée par Guillaume de Balaguier, Guillaume de Lahille et Bernard de St-Martin s'avance vers Avignonet.

b) Le massacre

La troupe atteint l'abattoir du castrum situé hors des murailles, et ici intervient l'un des complices que les conjurés avaient dans la place : Guillaume-Raymond Golairan ; c'est lui qui ouvre une porte par laquelle la troupe, le soir venir, pénètre dans le village.

Dans Avignonet même, une trentaine de personnes sont du complot, sous la commandement du bayle Raymond d'Alfaro ; certains font le guet aux carrefours, d'autres apportent des torches, enfin quelques-uns ouvrent de l'intérieur la porte du château comtal où dorment les inquisiteurs.

La dernière porte forcée à coups de hache, c'est la ruée sauvage, aveugle¹ ; un carnage. On coupe la langue de Guillaume Arnaud, personne cependant n'ose lui enlever la tête, comme l'avait demandé Pierre-Roger de Mirepoix. Onze victimes. On fait aussitôt main basse sur tout ce qui

¹ ROQUEBERT rappelle : "N'oublions quand même pas, qu'ils avaient envoyé au bûcher une trentaine de personnes", page 336.

pouvait être emporté, depuis un cheval noir jusqu'aux draps ensanglantés, une boîte de gingembre, une Bible, sans oublier les registres inquisitoriaux si compromettants pour une foule de gens.

c) Le retour

A l'aube du 29 mai, la troupe retrouve à Antioche Pierre-Roger de Mirepoix ; c'est là que se place l'anecdote macabre, toujours relatée par laquelle le chef militaire se plaint qu'on ne lui ait point rapporté la tête de Guillaume Arnaud car il souhaitait en faire une coupe pour ses libations : *"Je la ferais cercler d'or et je boirais toujours dedans..."*.

Le retour à Montségur ne se fait pas par le même trajet que celui de l'avant-veille, mais on suit une voie tracée beaucoup plus à l'Ouest, par les garrigues voisines de Mazères et la Boulbonne (c'est-à-dire la plaine caillouteuse et boisée qui s'étend entre Pamiers et Belpech). La bastide de Mazères a été créée par un paréage, daté de 1253, entre le comte de Foix et les moines de Boulbonne sur les terres de l'abbaye cistercienne ; vers 1242 Mazères semble être un lieu dit.

La dernière étape de nuit a lieu à Saint-Félix de Tournegat (à quelques kilomètres dans les collines au Nord de Vals) ; c'est dans ce village que le curé sert lui-même le repas du soir à Pierre-Roger alors qu'il est bien au courant des résultats de l'opération. La troupe regagne enfin Montségur, certainement par Vals, Mirepoix et Lavelanet.

Toute l'opération a été minutieusement montée et minutée :

- 25 hommes qui arrivent en renfort à Genevrières
- Jourdain du Mas qui rejoint à Antioche
- une trentaine de complicités à l'intérieur d'Avignonet avec Raymond d'Alfaro
- une mesure de "sécurité", avec la disposition en embuscade d'une autre troupe de cavaliers armés entre Castenaudary et Saint-Martin Lalande, au cas où le massacre aurait échoué à Avignonet ; l'itinéraire des Inquisiteurs était donc connu :
- une retraite différente de l'aller.

4°) Les conséquences

a) Réaction des populations

Le massacre eut évidemment un immense retentissement dans le Midi ; les corps des victimes furent ramenés à Toulouse et Dominicains et Franciscains furent inhumés dans leurs couvents respectifs : Raymond Escribe et son clerc dans le cloître de la cathédrale puis au 17ème siècle dans l'église elle-même. "Les martyrs d'Avignonet" et leur fin tragique marque profondément l'historiographie dominicaine du 13ème siècle et des siècles futurs ; Gérard de

Frachet, provincial dominicain de 1259 à 1263 a consacré de longues pages à décrire les visions qu'une foule de gens ont eues du massacre, la nuit même où il fut perpétré¹. *"Le roi Jacques d'Aragon qui se trouvait alors sur le front sarrazin, vit une grande lumière descendre des cieux et dit à ses chevaliers : "Sachez que cette nuit Dieu fait quelque chose d'important..."*

Dans les milieux cathares, catharisants ou hostiles au Roi et à l'Église, et ils sont particulièrement nombreux en Lauragais, la nouvelle se répandit rapidement et suscita bien des espoirs : la libération du pays. Un habitant du Mas-Saintes-Puelles, Raymond Alleman racontera quelques années plus tard : *"je n'ai pas assisté à la mort des inquisiteurs, et je n'étais pas au courant. Je l'ai apprise le lendemain, à Falgayrac, et j'ai entendu Austorgue, la femme de Pierre de Rezenges, dire : "tout est libéré et délivré !..."*. Et son mari a dit : *ils sont tous morts ! ...*". A Castelsarrasin, un dialogue entre habitants de la localité est significatif : *"Quand on apprit la mort de Frère Guillaume Arnaud et de ses compagnons, j'ai vu Guillaume Farguier, s'en réjouir grandement. Comme ce jour-là Étienne Mazelier était venu de Moissac et passait dans une rue de Castelsarrasin, Guillaume Audebert lui dit : "Voulez-vous entendre une bonne cobla² ou un bon sirventes³ ? "Oui répondit Étienne. Guillaume Audebert lui dit alors : "Frère Arnaud le cagot est bousillé et mis en pièces..."*. Étienne répondit : *"Elle est bien bonne, en effet !..."* et d'ajouter et surtout : *les foutus documents sont déchirés*". Les documents étaient évidemment les fichiers, les dossiers, les renseignements écrits des Inquisiteurs.

b) L'insurrection générale : juin 1242

Henri III d'Angleterre avait débarqué à Royan le 20 mai, comme prévu. Avignonet donne le signal de l'insurrection dans le Midi ; le 11 juin, Raymond VII écrit aux consuls d'Agen pour qu'ils mettent leur ville en état de défense et lui-même entre en campagne contre le sénéchal de Carcassonne. Le vicomte Amaury de Narbonne et Raymond Trencavel, rentré d'exil pour la troisième fois, soulèvent Carcassès et Narbonnais : *"c'est la guerre du comte"* (ainsi appelle-t-on les combats de l'été 1242, deux ans après "la guerre du vicomte"). Carcassonne reste aux mains du roi. Mais partout le pays s'insurge contre les officiers royaux, Narbonne ouvre ses portes à Raymond VII ; l'archevêque Pierre Amiel se réfugie à Béziers et excommunie solennellement le comte de Toulouse *"et tous ceux qui ont assassiné les inquisiteurs du diocèse de Toulouse⁴ et tous*

¹ Michel ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 336.

² Une cobla : (?)

³ Un sirventes : un type de poème dans la poésie des troubadours. La canso correspond à l'ode antique consacrée à l'amour idéalisé, à la tristesse amoureuse ; le sirventes se distingue de la canso par son contenu qui correspond à une satire morale ou politique (d'après Nelli).

⁴ Michel ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, pages 340-41.

ceux qui ont apporté aux assassins aide, conseil ou faveur. Nous déclarons fauteur, défenseur et recéleur d'hérétiques le comte de Toulouse Raymond, excommunié par Frère Ferrier et les autres inquisiteurs, parce qu'il a empêché l'exécution des sentences prononcées par lesdits inquisiteurs contre ses chevaliers et ses autres sujets. Nous l'excommunions et l'anathématisons de nouveau comme routier, violateur de la paix, parjure envers l'Église et le roi de France, et procédons de même à l'encontre de tous ses alliés et défenseurs, et nommément contre le comte de Comminges, le comte de Rodez, celui qui se dit vicomte de Béziers (Raymond Trencavel), Olivier de Termes, Aymeric de Clermont, Pons de Villeneuve (le sénéchal de Raymond VII), Pons d'Olargues, Bernard-Hugues de Serrelongue et tous ses enfants... ; nous excommunions tous les habitants du Razès, du Minervois, du Narbonnais, du Termenès qui les ont spontanément accueillis, eux ou leurs partisans..."

Béziers à son tour sera assiégée par Trencavel et semble-t-il avec l'appui des troupes du roi d'Aragon. Pays d'Olmes, Mirepoix se libèrent sans que le maréchal Guy de Lévis ait tenté de s'y opposer ; l'armée française de Guillaume des Ormes est refoulée vers le Bas Languedoc. Le succès fut bref, la grande coalition s'effondra brutalement comme un jeu de cartes.

c) La défaite et la paix de Lorris - 1243

La première cause réside dans la puissance des armées de Saint-Louis qui divise ses forces en deux parties : une armée dans le Poitou, contre les Anglais et le comte de la Marche, l'autre avec Humbert de Beaujeu, en Languedoc : les troupes françaises conduiront des opérations militaires simultanément sur deux fronts, dans deux régions et très rapidement leur supériorité technique s'affirme et triomphe.

Le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, entre en conflit avec Alphonse de Poitiers en décembre 1241, prématurément ; le roi décide de soutenir son frère et entre en campagne en avril 1242, s'empare de Fontenay-le-Comte.

Le roi d'Angleterre débarque en avril 1242 à Royan mais ne s'attendait pas à rencontrer immédiatement l'armée française en opération. Le 22 juillet 1242, près de Saintes, l'armée anglaise est écrasée à Taillebourg. Le comte de la Marche capitule immédiatement, tandis que l'armée française pénètre en Agenais où elle s'empare de Penne.

Raymond VII subit un échec diplomatique imprévu du côté de Foix : le comte Roger II fait défection. La diplomatie de Saint-Louis, avec l'aide locale des abbés de Pamiers, de Foix, de Lézat travaille activement et réussit à séparer les comtes de Foix et de Toulouse (octobre 1242). "Frappé dans le dos par celui qu'il croyait être son plus fidèle allié¹, le comte de Toulouse perdit à son tour tout espoir ; ne faisant aucun progrès au siège de Penne, informé du succès d'Humbert

¹ Michel ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 345.

de Beaujeu en Languedoc, il négocie avec Saint-Louis. La paix est signée en janvier 1243 : c'est le traité de Lorris (en Gâtinais). Raymond remet sa personne et ses états à la miséricorde du roi ; il livre des forteresses : Penne d'Agenais, Puycelci, Najac, Laurac, promet solennellement de purger ses états de l'hérésie. Les vassaux de Raymond VII, les consulats urbains doivent prêter serment de fidélité au roi : le seul serment des chevaliers de Fanjeaux contient dix sept noms ; les chevaliers faydits eux-mêmes se soumettent au roi ; "un seul castrum ne jura pas : Montségur".

d) La répression

En demandant la paix à Saint-Louis en octobre 1242, Raymond VII avait promis de châtier les meurtriers des Inquisiteurs, mais la plupart étaient à Montségur. Cependant une vaste opération de police fut certainement montée par le comte de Toulouse, comme le dit Guillaume de Puylaurens dans sa chronique¹ : "*la paix rétablie à Lorris, le comte rentra chez lui. Il fit justice de quelques uns, dont on disait qu'ils avaient participé au meurtre des inquisiteurs à Avignonet, et avaient été pris et arrêtés, et les condamna à la pendaison*".

Bertrand de Quiders, l'un des conjurés fut interrogé le 6 février 1246 par Bernard de Caux² et raconte les détails de l'opération ; le notaire de l'Inquisition ajouta des annotations à sa déposition par lesquelles on apprend que Guillaume Balaguer (ou Balaguier), Raymond de Na Rica et Guillaume Faure furent pendus. On apprend par ailleurs, par un témoin des enquêtes royales, Léon de Rébenty, que Gaillard Oth fut pendu à Toulouse ; un habitant d'Auriac Faure Raseire est arrêté à Toulouse, enfermé trois semaines au château Narbonnais, marqué au front avec un fer rouge. Beaucoup d'exécutants d'Avignonet parvinrent à s'enfuir ; le chevalier Raymond Barthe de Laurac fut arrêté mais réussit à s'évader³. D'autres se cachent : à la fin de l'été 1243 Pons Astier a trouvé refuge dans un bois près de Plaigne en compagnie de Pierre Mazerolles, seigneur de Gaja la Selve et dont on sait le rôle important qui a été le sien à Avignonet ; ils sont ravitaillés par Ermengarde épouse de Pierre Mazerolles.

Guillaume Golairan se cache à Auriac chez Guilhabert Carbonel, puis gagne Montségur.

Les officiers de Raymond VII ne semblent pas montrer beaucoup de zèle dans la recherche des meurtriers : "*à cause du meurtre des inquisiteurs*⁴, assure Pierre de Beauville, beaucoup de

¹ Guillaume de PUYLAURENS : *Chronique 1203-1275*. C.N.R.S. 1976, pages 171-173.

Dans une note infrapaginale, DUVERNOY indique que beaucoup de participants moururent à Montségur. On sait que furent pendus Balaguer, chevalier de Laurac, Raymond de Na Richa et Guillaume Faure, d'Avignonet, d'après des annotations du manuscrit 609 de Toulouse (fol. 140 r°).

² M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, pages 350-351.

³ M. ROQUEBERT : *Épopée cathare*. Tome IV, page 473 (l'auteur donne sa source : ms 609, 86 a).

⁴ M. ROQUEBERT : *op. cité*. Tome IV, pages 350-351.

gens furent arrêtés à Avignonet ; alors je me suis caché, à la demande de Guillaume Hugon, alors bayle d'Avignonet". Ce même Pierre de Beauville se cache à Clermont, au-dessus de Toulouse, (est-ce Clermont le Fort ?). Raymond d'Alfaro lui-même lui conseille e ne pas y rester et alors il partit avec des marchands, sur les routes, vers la foire de Lagny en Champagne, puis à Gênes, longtemps en Lombardie, sept ans à Coni, cinq à Plaisance, deux à Crémone ; à Coni il retrouve Raymond Barthe et Bertrand Quiders et d'autres exilés du Languedoc ; Bertrand de Quiders se vantait que Raymond VII et son sénéchal Sicard Alaman lui avaient donné de l'argent quand il avait quitté le pays toulousain. Pierre de Beauville rentra chez lui, à Avignonet, une première fois, et sa femme le cacha pendant quinze jours ; puis il repartit, sous couvert de colportage et navigua de Languedoc à la Lombardie ; il finit par être arrêté à Avignonet et comparut devant l'Inquisition, trente six ans après le meurtre des inquisiteurs.

e) L'Église romaine et le Roi assiègent et détruisent Montségur (1243-1244)

C'est au concile de Béziers, avril 1243, que fut prise, sans doute, la décision de détruire "la synagogue de Satan", comme Guillaume de Puylaurens qualifie Montségur, "*ce nid d'hérétiques qui avaient tué Guillaume Arnaud*". Le sénéchal royal de Carcassonne, Hugues des Arcis, lève une armée au printemps de 1243 avec des troupes royales mais aussi en recrutant dans la population du bas Languedoc, de Pézenas, dans la région nîmoise, d'Albi ; le sénéchal enrôle aussi des hommes de la terre de Mirepoix, notamment de Camon, enfin des Gascons. L'expédition contre Montségur eut aussi un chef spirituel : l'archevêque de Narbonne, Pierre Amiel ; c'est en cela qu'elle revêt l'aspect d'une dernière Croisade.

Les opérations du siège commencent en mai-juin 1243.

Le massacre d'Avignonet était le signal d'un vaste soulèvement du Midi contre le roi de France ; la principale conséquence sera la destruction de Montségur d'où étaient descendus les faydits meurtriers. C'est un soubresaut violent, sanglant, contre l'Inquisition et, pour les populations du Toulousain, du Lauragais, du Carcassès ou du Razès, sans doute l'espoir utopique d'une libération ; mais la puissance royale était inébranlable et le rattachement politique du comté de Toulouse en 1271 au domaine royal se fera sans trop de difficulté.

Avignonet, au cœur du Lauragais cathare, a conservé fière allure médiévale avec ses murailles, les restes du château comtal, la tour près de l'ancienne porte, son chevalier (croisé ?), son église prestigieuse du 14^{ème} siècle, ses stèles discoïdales, la poterne des cathares.

Avec Henri Gougaud¹, laissons Pierre-Roger de Mirepoix chevaucher dans la forêt de Gaja ou sur les serres du côté du Mas : *"par les monts sans chemins, Pierre Roger mena longtemps sa troupe, l'éperon vif aux escalades difficiles, la voix rageuse au plus dru des fourrés et la claque sonore sur la croupe de sa jument noire aux franchissements des ruisseaux, des fondrières et des vieux chênes abattus au travers de son galop. Trois fois dans des clairières il retint sa monture, hésita un instant et tout soudain arqua impatiemment sa route sans prendre le conseil de personne. Par vallées traversées, remontées promptes, sommets franchis et biais malaisés, indifférents aux sangliers débusqués, aux envols de perdrix, aux lièvres enfuis devant leur chevauchée, tous derrière son épaisse carrure coururent la forêt d'Ariège jusqu'à parvenir, parmi des arbustes peu à peu dispersés, à la lisière d'une lande..."*

¹ Henri GOUGAUD : *L'expédition*. Le Seuil 1991 - roman, page 27.

Le roman est construit autour de l'expédition d'Avignonet et de ses conséquences, le siège de Montségur.

